

DIEU/dieu DANS *FEUX* DE MARGUERITE YOURCENAR^[1]

par C. Frederick FARRELL, Jr. et Edith R. FARRELL
(Morris)

Dieu, avec ou sans majuscule, se montre un des personnages les plus importants dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Sa présence ou sa recherche constitue une préoccupation constante de l'auteur et de ses créatures.

Dieu, par contraste à ce qu'enseigne telle Eglise, n'est pas toujours le même. Il change de caractère et de nom selon le livre que l'on lit. Les façons de l'adorer sont différentes, comme le sont aussi ses réponses à l'être humain. Mais le désir de ce même être de trouver un moyen d'aller au-delà de sa condition et quelque chose de plus grand que lui-même qu'il tient pour sacré – un Dieu/dieu, est partout visible.

Dieu/dieu se montre sous bien des formes dans l'œuvre yourcenarienne, des plus anciennes des déesses mères aux dieux de l'époque classique, aux dieux de l'Extrême-Orient, au Dieu chrétien ; on le voit décrit par des païens et des chrétiens, par des croyants et des sceptiques.

Nommé ou innommable, les personnages de Yourcenar s'efforcent de le définir et de se comprendre par rapport à lui. Pour certains Dieu est tout-puissant, pour d'autres un égal, pour des tiers c'est un être qui a besoin de l'homme pour continuer à exercer une influence sur le monde.

Ce sujet est tellement vaste qu'il est impossible de le traiter de tous les points de vue possibles. On va donc, dans cette étude n'examiner que les idées présentées dans *Feux* et qui se trouvent aussi dans d'autres œuvres de Yourcenar.

[1] Communication faite au Colloque Marguerite Yourcenar de l'Université de Tours le 21 mai 1985. Les notes ont été refaites pour renvoyer le lecteur à des éditions plus récentes.

Pour définir Dieu/dieu, il faut savoir d'abord duquel il s'agit, et puis, dans tous les cas, il faudra examiner les personnages, car Dieu/dieu se cache à notre vue, et il n'y a que les réactions de ses créatures qui nous permettent de deviner sa nature.

La présence des divinités très anciennes se devine dans la présence d'Attys, amant de Cybèle ; dans l'importance donnée à l'amour "imbu d'une sorte de vertu mystique" [2], un thème traité plus longuement dans une autre étude [3] ; par la mort répétée (réelle ou symbolique) du dieu comme signe du cycle des choses, et notamment ici dans "Clytemnestre" et "Sappho" (OR, pp. 1121, 1132) ; et par des symboles comme le taureau saignant qu'est Agamemnon (OR, p.1119), qui nous rappelle celui des rites goûtés par Hadrien dans sa jeunesse.

Quant aux dieux grecs, ils forment une partie intégrale de presque tous les livres de Yourcenar des années 20 et 30, comme plus tard dans ses pièces. Ils représentent des forces, naturelles ou émotives, comme autrefois la petite statue tenait en elle ces puissances, ou bien ils pourvoient une forme dans laquelle l'être humain peut projeter ses émotions, comme le font Icare pour qui Hélios est la ferveur et l'aspiration aux hauteurs, et Thésée dans le Labyrinthe. Ils sont, comme le dit Yourcenar, "aussi purs d'intentions bénéfiques ou malfaisantes que le vent..." (YO, p. 266); Léna trouve naturel qu'un dieu soit sauveur et meurtrisseur (OR, p. 1084). Etant de la même nature que l'homme, bien que plus perfectionnés, ils nous aident à nous comprendre. Quand le personnage de *Feux* dit qu'il n'y a pas d'amours stériles, nous le savons un trait des dieux, et cela aide à comprendre la force créatrice terrible de l'amour chez les humains. Malgré leur pouvoir, ils ne sont pas éternels, puisque tout change et passe, un thème de *Feux* qui se répète – et de façon si belle – dans "Le Temps, ce grand sculpteur", où la statue symbolise le dieu brisé, méprisé, négligé [4].

[2] *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, 1982, p. 1049. Ci après abr. OR.

[3] "Feux : Structure and Meaning" in *Marguerite Yourcenar in Counterpoint*, Lanham, New York, London, The University Press of America, 1983.

[4] *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, Coll. La Pléiade, 1991, pp. 312 sq. Ci après abr. EM.

Les dieux et la pensée de l'Orient, découverts très jeune par Yourcenar, ajoutent leurs nuances à ces poèmes. Ces "énormes entités cosmiques" qui se représentent sous mille formes, nous enseignent à les chérir sous toutes les formes ; le vide pur de la pensée bouddhique tente au-delà de toutes les formes l'être qui sait, comme Phédon, se passer d'elles. Socrate dans ce livre est le sage qui est plutôt l'"Univers" qu'un seul dieu, bien qu'on le désigne comme Pan, pour montrer que la sagesse n'est pas plus froide que l'amour. La mort, pourtant, peut être Dieu (OR, p. 1090), ou un vent froid (OR, p. 1109). Le dépassement de soi et de son état ordinaire, le détachement et le sacrifice sont de grands thèmes de *Feux* comme de l'œuvre entière de Yourcenar. Le sacrifice du sacrifice, "on donne son sacrifice" (OR, p.1073), dont les saints du Tibet sont exemplaires, se trouve souligné dans *L'Œuvre au Noir* quand le Prieur et ensuite Zénon font ce même double sacrifice (cf. OR, pp. 743, 765).

Le Dieu chrétien a sa part dans *Feux* en dépit de la prédominance de l'Antiquité. Les figures de Marie et du Christ sont au centre de "Marie-Madeleine". Ici Dieu possède les qualités qui lui sont bien connues : l'amour (qui précède et dépasse celui des humains) ; la puissance (par sa présence même il change la vie de ceux qui le rencontrent) ; la sagesse et la bonté (il sait mieux que Marie ce dont elle a besoin et le lui accorde) ; et l'existence éternelle, par contraste avec les autres divinités de ce volume. Mais il y a des différences importantes dans l'interprétation, comme il faut s'y attendre avec Yourcenar. Le Christ est l'Agneau, mais un "Agneau ravisseur" (OR, p. 1092) ; c'est le Messie, mais ce métier est "scandaleux" (OR, p.1094).

Cette histoire se base en partie sur *La Légende dorée*, pour être en conformité avec les thèmes mythiques, et en partie sur la Bible, car les événements les plus importants de la vie de Marie-Madeleine dans les Évangiles sont rapportés. Pour souligner l'humilité et l'abnégation, si importantes pour ce qui est de l'histoire d'une femme amoureuse, Yourcenar en imagine encore d'autres : la Madeleine devient celle qui fait la vaisselle de la Sainte Cène (OR, p. 1096).

Les allusions au Dieu chrétien entrent aussi dans d'autres endroits : à un moment de désespoir, il y a une citation du *Pater* ; Antigone et Socrate sont aussi explicitement comparés au Christ.

Yourcenar voit tout le sublime des enseignements du Christ, mais aussi tous les manques de ceux qui tâchent de les suivre. Elle dit "comme si le malheur était un jugement de Dieu" (OR, p. 1076), rejetant avec mépris l'idée que Dieu/dieu pourrait agir ainsi ; et parlant du Sermon sur la Montagne, elle admet que "quelques âmes pures s'ouvrirent sans doute au sublime du Sermon", mais elle ajoute, ironiquement, "au cours de ma vie, j'ai vu moi-même deux ou trois êtres en faire autant" (EM, p. 966).

Ce n'est que trop souvent le cas, aux yeux de Yourcenar, que Dieu/dieu est là, offrant des possibilités illimitées que les êtres humains ne savent pas accepter.

Il y a, sans doute, des gens, car il faut compter avec l'étroitesse d'esprit, qui sont scandalisés par les façons de Yourcenar quand elle mélange tant de Dieux/dieux. Il faut, néanmoins, constater qu'ici, comme ailleurs, Yourcenar ne distingue pas entre les sources des vérités et préfère des accords aux désaccords.

Dans les rapports entre Dieu/dieu et ses adorateurs, il y a toute une étendue de réactions qui ne changent pas selon le Dieu/dieu dont il s'agit. "Dieu est le pis-aller des solitaires" (OR, p. 1092), une idée dont on trouve de nombreux exemples dans l'œuvre yourcenarienne : des offrandes, données on ne sait trop pourquoi par un mortel effaré ; des prières débitées confusément comme, par exemple, par Léna dans *Feux* et par la tante Prascovie dans *Le Coup de grâce*. On ressent Dieu/dieu comme un fardeau : "Comme tous les dieux, ils accusaient d'inquiétantes parentés avec les loups, les chacals, les vipères" (OR, P. 1101) ou on l'aime en toute simplicité, comme Léna, Clytemnestre, ou le Père Cicca.

Les thèmes du sacrifice et de la victime se montrent semblables aussi dans toutes les croyances que nous avons citées. Parmi les victimes que l'on trouve dans *Feux*, on peut mentionner Attys (le dieu qui mourait un fois par an pour renaître au printemps) ; Bacchus, à qui Harmodios, dépecé, est comparé ; le Christ qui meurt sur la croix secondé dans ses intentions par Marie-Madeleine qui veut qu'il accomplisse sa mission ; et plusieurs êtres humains, comme Antigone et Léna. Quant aux messies et aux prophètes, leur vie est toujours un sacrifice, cela jusque dans la manière dont leurs prochains les accueillent ; ils ont "ces places de troisième classe réservées de tout temps" pour eux (OR, p. 1094).

Les formes dans lesquelles Dieu/dieu se manifeste sont périssables; c'est une autre ressemblance entre eux. Déjà dans *Les Dieux ne sont pas morts*, un de ses livres de jeunesse, Marguerite Yourcenar, se montre sensible à ce fait, car les dieux, tout en gardant à quelques époques, ou pour quelques individus, leur puissance, commencent à se briser. Dans *Feux*, on parle des mains des idoles brisées, "inexplicables comme celles des dieux de marbre devenus poussière et chaux de leur propre tombe" (OR, p. 1074). La forme humaine du Christ est détruite par la foule qui voulait se débarrasser de lui, mais il y a toujours renouvellement parmi les humains, puisque la race se perpétue, et les individus peuvent changer pour acquérir un nouveau et meilleur point de vue. En tout cas, les religions passent, formellement, comme Bède le Vénérable le raconte, (EM, pp. 275sq.), ou imperceptiblement (cf. EM, pp. 965 sq), sans que l'histoire de l'homme en soit beaucoup changée.

Si Dieu/dieu semble changer, il est incontestable que ses fidèles le font aussi, les excès et les abus s'étant de tout temps infiltrés dans les religions pour les détourner de leur but. Les gens commencent à ne voir en Dieu/dieu que "la rapacité" (OR, p. 1101). On lit dans les pensées : "Tu as juste assez de beauté, d'aveuglement, et d'exigences pour figurer un Tout-Puissant" (OR, p. 1101). On comprend ou méconnaît Dieu/dieu au point où l'on peut dire : "ce n'est plus qu'un dieu" (OR, p. 1073). C'est-à-dire, que ce n'est qu'un objet, même si c'est l'objet de notre prétendue dévotion. C'est sans doute à cette réaction que pense Yourcenar quand la litanie de la Vierge devient un aide-mémoire pour les personnages de *Denier du rêve* (OR, pp. 184sq.) et quand, dans son poème "Charités d'Alcippe" elle prête aux dieux l'idée de vouloir "Punir leurs desservants et frapper leurs sculpteurs" (C d'A, p. 10) ^[5]. Les fureurs des Bacchanales, vues dans *Le Jardin des Chimères*, les outrages à l'église dans "Léna", ne sont pas pires que les excès de ferveur ou de vengeance manifestés à Münster dans *L'Œuvre au Noir*. Les rages du fanatisme, pourtant, sont, pour la plupart, réservées aux religions du Livre dans les œuvres plus récentes de Yourcenar. Elle trouve à critiquer dans le christianisme, et elle le fait assez souvent, sa méfiance à l'égard de la chair. Elle dit dans les pensées que l'âme peut entraîner le corps dans "l'assomption de l'amour" (OR, p. 1113). Les sectes persécutées, comme les chants de *Fleuve profond sombre rivière* nous le prouvent,

[5] Nouv. éd. Paris, Gallimard, 1984.

trouvent quelquefois leur ferveur augmentée par ce fait, mais pour la plupart la violence est reçue par une violence qui s'aggrave, ce qui se voit le mieux dans *L'Œuvre au Noir* et *Archives du Nord*.

Pour les rapports entre Dieu/dieu et l'homme, prenons d'abord le cas où Dieu/dieu est un Tout-Puissant. La première image que nous trouvons, c'est-à-dire la première dans un mouvement vers Dieu/dieu, est la lutte entre Jacob et l'ange, une image qui se répète dans l'œuvre de Yourcenar. C'est ce "knock-out éternel" qui est nécessaire pour celui qui voudrait par la suite monter l'escalier d'or (OR, p. 1090). De cette lutte, l'être humain sort, non seulement vaincu, mais brisé. C'est une image traditionnelle de ceux qui se croient aussi forts que Dieu/dieu. Cette expérience est l'œuvre au noir pour l'alchimiste qu'est Zénon, ou la nuit de l'âme pour un chrétien, comme son ami, le Prieur. Pour quelqu'un qui souffre d'un mal d'amour et qui essaie de surmonter sa crise, c'est la recherche qui est *Feux*.

Dieu/dieu refait le mortel qui se soumet enfin, et qui tâche de se perfectionner selon ses propres moyens et l'inspiration qui lui est donnée. De ces gens, il semble qu'il y ait deux groupes : ceux qui sont, pour ainsi dire, des mystiques naturels, comme Jean, qui entend dès sa jeunesse la voix de Dieu qui l'appelle ; ou Antigone, qui se dévoue, sans qu'on le lui demande, à la Justice ; comme Socrate, qui poursuit la sagesse en dépit de la misère, ou comme ce même Prieur, enfin, qui renonce à une belle place dans le monde pour chercher Dieu dans un couvent. Le deuxième groupe semble avoir besoin d'un Précurseur, de connaître l'amour avant la passion, comme dit Marie-Madeleine. Phédon aussi a vu Dieu, d'abord aux yeux de ceux qui l'entourent, comme Alcibiade et Socrate, quitte à dépasser ensuite cette étape de dépendance. L'expérience mystique, commune à l'Antiquité et au présent, qui est au cœur d'une partie importante de l'œuvre de Yourcenar, aboutit à une union entre l'âme et Dieu/dieu. C'est cette union que Yourcenar décrit dans "Marie-Madeleine", et, plus tard, dans *Qui n'a pas son Minotaure ?*, où Bacchus-Dieu résume en lui-même plusieurs formes de Dieu/dieu, grecques cette fois-ci, et emporte Ariane littéralement au ciel, quand elle comprend ce qu'elle vient d'apprendre des êtres humains. Finalement, il y a la parabole qui pourrait être considérée comme une représentation concrète du salut de l'auteur de *Feux*. Elle se trouve à la fin d'une "nuit de l'âme", subie par le personnage des pensées. On y parle de Dieu comme d'un chiffonnier et continue par ce que nous considérons comme une version moderne et personnelle de la parabole de la brebis perdue. Le

pasteur dans la Bible quitte les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour chercher celle qui est perdue ; ici on trouve : “Lui l’avare, lui l’entêté, lui qui ne consent pas à ce qu’une perle [c’est-à-dire, une marguerite] se perde dans les tas d’écailles d’huîtres aux portes des tavernes” (OR, p. 1114). Suit immédiatement une sorte de vision semblable à certains des rêves que Yourcenar nous a révélés dans *Les Songes et les Sorts*, où un vieil homme arrive jusqu’au personnage pour lui offrir, quoi ? “Un oiseau, un germe, un couteau, une clef” (OR, p. 1114) – autrement dit : une évasion, une nouvelle vie, la mort ou la sagesse.

La question est tout autre quand le Dieu/dieu est un homme. C’est le cas, au moins de certains points de vue, dans tous les concepts de Dieu/dieu que nous considérons dans cette étude. Nous acceptons peut-être plus facilement cette idée quand il s’agit des dieux grecs ou orientaux. Puisque les dieux grecs étaient de la même nature que l’homme et parce qu’il y avait des demi-dieux, il ne nous surprend pas de trouver que les meilleurs des humains se haussent au point où l’on ne les distingue plus, ou à peine, de la race des dieux. Achille en est un bon exemple. Phédon accepte Alcibiade comme un dieu, pour le remplacer ensuite par Socrate, dans le sens même qu’ “il était juste qu’Athènes élevât [...] des temples chaque jour plus fiers à des divinités [...] plus parfaites” (OR, p. 1110). “Alcibiade était dieu, mais ce vagabond [Socrate] [...] semblait être Univers” (OR, p.1107). C’est un Pan dont la flûte est la raison et un Christ puisqu’on parle de sa Résurrection. Il ressemble au Bouddha parce que la sagesse compense, pour lui, les débauches auxquelles il avait renoncé. Il est dieu, enfin, parce qu’il “se suffisait au point d’être devenu son propre créateur” (OR, p. 1107). Plus tard, dans *Mémoires d’Hadrien*, nous constatons qu’Hadrien, à un moment donné, se considère dieu comme Zeus, puisqu’il accomplit les mêmes tâches que lui. Quant au christianisme, il y a évidemment le Christ qui est Dieu, mais les autres humains le sont aussi. “Vous êtes tous dieux”, dit le Christ dans *L’Evangile selon Jean* (10, 34) citant l’ *Ancien Testament*. Yourcenar pense ainsi ; sa description d’Antigone nous le prouve. Plusieurs fois, Antigone se voit douée des attributs du Christ : “elle marche sur les morts comme Jésus sur la mer” (OR, p. 1076) ; elle porte “une tunique sans couture” (OR, p. 1077) et elle porte “son crucifié comme on porterait une croix” (OR, p. 1077).

Il est certain que tout être peut représenter Dieu/dieu pour un autre, mais que certains supportent cette lourde responsabilité mieux que d’autres. Socrate semble l’accepter sans autre mauvais résultat que la

fatigue, tandis que le “tu” de *Feux* et Hadrien ont du mal à se tenir dans ce rôle. Hadrien rencontre son “abîme” quand il se rend compte à quel point il nuisait à Antinoüs, qui se croyait obligé de se sacrifier pour celui qui était son dieu. Le rôle de Dieu/dieu s’éclaircit quand Sappho se dénude comme pour s’offrir à Dieu (OR p. 1132), après avoir manqué de trouver Dieu/dieu chez son amant. L’idée de l’être aimé comme Dieu/dieu se fait voir tout au long de ce volume et nous rappelle l’avis de Yourcenar que tout amour est sacré et devait être vu comme tel, le *maithuma* tantrique en étant un des plus beaux exemples.

L’humain qui représente Dieu/dieu nous amène au dernier rapport dont nous traiterons ici : celui où l’homme est supérieur à Dieu/dieu. Les germes de ce concept se révèlent des *Feux*. Marie-Madeleine découvre que les gens trouvent un moyen de se débarrasser de Dieu. On joue aussi avec le mot “supporter”. Dans les pensées, “Je supporte ton défaut. On se résigne au défaut de Dieu” (OR, p. 1067). Le verbe se répète dans “Antigone”, où “cette fille [...] semble supporter Dieu” (OR, p. 1077). La liberté de Socrate est “pareille à celle du dieu qui peut-être fait les mondes, sa part de liberté, c’était ses créatures” (OR, p. 1109). Nous sommes ici proches, nous semble-t-il, du Dieu/dieu dont parle le Prieur, celui qui est faible et a besoin des hommes pour lui venir en aide. Nous ayant créés, il compte sur nous pour faire son travail sur terre. Zénon, qui commence par chercher “Celui qui Est” – qui nous est familier puisqu’il se trouve dans l’*Exode* (3, 14) et l’*Apocalypse de Saint Jean* (1, 4) – propose que nous ne sommes qu’une partie infime de la substance de l’univers, ce qui pourrait expliquer l’ “indifférence de cette substance immuable que dévotement nous appelons Dieu” (OR, p. 729).

Puisque c’est de notre façon de voir Dieu/dieu que dépend l’idée que nous nous faisons du monde, elle est nécessairement à la base de toute œuvre qui veuille approfondir notre connaissance de la condition humaine. On sait que chez Yourcenar la nature est sacrée puisqu’elle fait partie de l’univers au même titre que nous et que l’auteur juge tous ceux qui l’exploitent. Il en va de même pour celui qui s’en remet négligemment à Dieu/dieu de veiller sur un monde dont l’être humain prétend pouvoir se servir à son gré ou l’encombrer outre mesure, évitant ainsi ses responsabilités en tant qu’être pensant. Il faut comparer les croyances religieuses d’un être à ses actions envers son prochain. Il faut décider s’il l’aime ou, au contraire, ne le trouve bon

Dieu/dieu dans Feux de Marguerite Yourcenar

que pour maltraiter ou pour convertir – pour savoir ce que l'auteur qui prend ces croyances très au sérieux, pense de lui.

Il faut savoir, finalement, si l'être se sert de toutes les voies possibles pour se perfectionner. Il n'y a pas, chez Yourcenar, qu'une seule façon de l'accomplir. Hadrien, par exemple, essaie bien des disciplines à des moments différents de sa vie pour atteindre la sagesse. On note que la sincérité et l'effort comptent plus que la méthode et qu'à un niveau élevé, il y a peu de différences entre ceux qui suivent des pistes fort éloignées les unes des autres. Comment distinguer, par exemple, entre Socrate et Zénon ? ou entre ce dernier et le Prieur ? Il se sentent d'accord sur les questions essentielles au-delà des données de leur philosophie.

Marguerite Yourcenar ne semble pas vouloir se limiter à une seule façon de voir Dieu/dieu, ni à une seule façon d'arriver à lui. Elle approuve ceux qui ouvrent les bras pour étreindre le monde et les hommes et ceux qui cherchent au plus profond d'eux-mêmes la vérité. Elle arrive non pas seulement à la tolérance, qui est l'aspect négatif des rapports humains, mais aussi à une largeur d'esprit qui lui permet de suivre des avis qui ne sont ni de son temps ni de sa culture, s'ils peuvent lui servir à mieux connaître Dieu/dieu et à se connaître elle-même. C'est aussi ce but qu'elle fait voir à ses lecteurs.

De l'innommable substance qui Est, qui emplit l'univers trop vaste pour que nous le saisissions, à un Dieu/dieu que l'on cherche, comme la Madeleine, dans une "caverne creusée au plus profond de [nous-mêmes]" (OR, p. 1097), la recherche de Dieu/dieu se poursuit dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Et si l'on adopte la définition qu'elle propose dans une pensée : "Est Dieu tout ce qui nous passe" (OR, p. 1090), l'on peut dire que toute cette œuvre a pour but de trouver Dieu/dieu.

